

Hermann Suchier, Karl Voretzsch et l'Université de Halle

Autor(en): **Krüger, Dagobert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin CILA : organe de la Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée**

Band (Jahr): - **(1992)**

Heft 56: **Aspects de l'histoire de l'enseignement des langues : 1880-1914**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-978071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Hermann Suchier, Karl Voretzsch et l'Université de Halle

Dans le développement de la romanistique à Halle sur Saale, deux érudits ont joué un rôle prépondérant. Ils ont consacré leur vie à la langue française et dirigé le séminaire de langues romanes, fondé en 1875: Hermann SUCHIER, professeur de 1876 à 1914, et Karl VORETZSCH, qui lui succéda à ce poste, et l'occupa jusqu'en 1947. Ainsi, pendant trois quarts de siècle, l'influence de leur enseignement fut prépondérante, et ils n'ont pas peu contribué à la réputation de Halle, qu'on considérait alors comme l'un des hauts lieux de la culture française.

On ne peut saisir ce phénomène ni les idées directrices élaborées par SUCHIER et VORETZSCH sans rappeler qu'il existait jadis une longue tradition de langue française dans cette partie de l'Allemagne [1].

A l'Université de Wittenberg (fondée en 1502) – qui sera, notons-le – rattachée à celle de Halle près de trois siècles plus tard (1817) – un poste de «Sprachmeister» pour le français ne fut-il pas créé dès 1572? Cette création est comme l'aboutissement d'un enseignement du français, dispensé à titre privé. Force est sans doute de prendre en compte, également, l'héritage légué par cet ancêtre de l'Université qu'était l'Académie, où l'on s'adonnait, certes à des activités physiques, à l'équitation principalement, mais surtout à l'apprentissage des mathématiques, du français et de l'italien.

Au XVIII^e siècle, pourtant, l'enseignement des langues modernes connut un indéniable déclin: les langues romanes n'étaient pas représentées à la faculté de philosophie, et ceux qui les enseignaient, comme d'ailleurs tous les professeurs de langues modernes, formaient une catégorie particulière, moins considérée que le collège des professeurs de cette faculté. Ce recul n'empêcha cependant point que, dès la fin de ce siècle, fussent donnés des cours portant sur les langues et les littératures romanes.

Dans ces conditions, l'intérêt porté, au début du XIX^e siècle, à l'enseignement, des langues romanes à l'université, le caractère propédeutique à l'entrée à l'université qu'elles acquièrent à cette époque, ne laissent pas de surprendre; peut-être est-ce qu'en plus de leur simple importance dans l'étude des Lettres, elles apparaissent nécessaire à la communication entre les peuples et répondent aux exigences d'une vie devenue universelle. En tout cas, elles paraissaient susceptibles d'apporter une aide précieuse au développement des autres sciences. Les arguments donnés par Johann Christoph SCHWAB dans son traité «Des causes de l'universalité de la langue française . . .», un texte datant de 1784, n'avaient rien perdu de leur validité

et auraient pu être encore mobilisés par quiconque aurait souhaité parler en faveur de la langue française.

C'est à Wilhelm v. HUMBOLDT, alors directeur de la section de l'enseignement public, que revient l'idée, en 1809, d'organiser et de promouvoir un enseignement plus moderne. La formation intellectuelle était alors dominée par les «humanités», une étude très approfondie des langues anciennes; on ne laissait aux langues néo-latines que le peu de jeu nécessaire à la réalisation de buts pratiques, les seuls qu'on leur reconnaissait. Avec les réformes de HUMBOLDT, elles sont appelées à jouer le même rôle que les langues classiques dans la formation universitaire, c'est-à-dire le développement des facultés intellectuelles de l'individu.

C'est de cet esprit de réforme que participent sans doute les nombreux lectorats, qui, bien avant qu'Ernst WACHSMUT n'obtienne, par exemple, un poste reconnu de professeur d'italien à l'université de Halle, occupaient déjà, dans le système éducatif, une place incontestée. Ces lectorats, ainsi que l'action diligente de certains professeurs portés à l'étude des langues, permirent à la romanistique de jouir peu à peu d'une estime assurément fondée, et même, dans le premier quart du XIX^e, de devenir un domaine à part entière de l'enseignement supérieur.

Dans cette évolution, Bonn et Halle ont eu une importance toute particulière. Bien avant toutes les autres universités allemandes des chaires de langues romanes y sont instaurées; ainsi Friedrich DIEZ que l'on considéra plus tard comme le fondateur de la philologie romane enseignait-il à Bonn dès 1822. Halle, quant à elle, avait dans la personne de WACHSMUTH un professeur chargé exclusivement des langues anciennes et modernes, et ce depuis 1816. Dans cette même ville, fut créée en 1822 une chaire d'étude des langues romanes destinée à Ludwig Gottfried BLANC, autrefois prédicateur, et qui devint par la suite un spécialiste renommé de Dante. A ce poste, transformé entre-temps en chaire de langue et littérature romanes, lui succédèrent Eduard BÖHMER (de 1866 à 1872) et Hugo SCHUCHARDT (de 1873 à 1876). Dans les années 1850-1880, l'essor de l'enseignement des langues modernes se poursuit dans les principales universités de la Prusse, de sorte que lorsque le siècle s'achève, toutes se voient dotées d'une filière de langues romanes dont la structure n'est cependant pas toujours clairement définie.

C'est dans ce contexte que l'enseignement de Hermann SUCHIER, puis de son élève Karl VORETZSCH connut son apogée.

SUCHIER [8], né en 1848 dans une famille de Huguenots à Karlshafen sur la Weser, reçut une éducation tout à la fois universelle et centrée sur la philologie: il étudia, en effet, la philologie allemande, anglaise, romane, la littérature comparée, sans oublier les langues orientales et le sanscrit, par la suite. Le sujet de sa thèse soutenue en 1870 annonce déjà le centre

d'intérêt, autour duquel tourneront ses futures recherches: l'ancien français. Après que la guerre franco-allemande l'obligea à interrompre ses travaux pour aller guerroyer du côté de la Loire, il revint à Marburg. Là, au bout de trois nouveaux semestres d'étude, il passa avec succès son «Staatsexamen», lui conférant le droit d'enseigner, ce qu'il fit, une année durant, avant de se rendre en France, où il séjourna assez longtemps. Quoique nommé professeur adjoint pour la philologie anglaise et romane à Zurich, il partit pour Münster, où il obtint également le titre de professeur titulaire. Plus décisive est cependant sa prise de fonction à Halle. Il y succéda à la chaire de Hugo SCHUCHARDT, qui, nommé à Graz, quittait Halle peu de temps après la fondation du séminaire roman.

Parmi les trois élèves de SUCHIER qui ont laissé un nom, il faut mentionner tout particulièrement Karl VORETZSCH, dont l'influence sur le développement futur de la romanistique halloise fut déterminante. Qu'on me permette ici de rappeler brièvement sa carrière: né à Altenbourg, en Thuringe, à laquelle il est toujours resté fidèle, il étudia à Halle la romanistique, l'anglistique et l'histoire – ce séjour fut important puisqu'il marqua son premier contact avec ce qui deviendra un jour sa patrie d'adoption – puis il poursuivit ses études à Tübingen et à Freiburg. Le sujet de sa thèse portait sur une comparaison de textes allemands et français concernant le Roman de Renard, inaugurant par là le champ de ses occupations futures: l'ancien français. Sa thèse d'habilitation écrite un an plus tard, en 1891, abordait cette intéressante figure qu'était le chevalier d'Ogier.

En 1892, il fut nommé professeur adjoint à Tübingen, et ce poste sera titularisé en 1903. En 1909, il prit la direction de la romanistique de Kiel, dernière étape avant son retour à Halle, motivé par la retraite de SUCHIER. Pendant près de trente ans, il assumait la direction de l'Institut, sans négliger pour autant ses propres recherches. VORETZSCH et SUCHIER ont su d'ailleurs combiner avec un rare bonheur leur vocation de chercheur et de réels dons d'enseignants. Cette belle constellation se révèle dans leurs cours et les publications qu'ils ont pu faire, et plus particulièrement dans la trace qu'ils ont laissée à l'Université. L'enseignement dispensé par la suite, tant en France qu'en Allemagne, porte, en effet, leur incontestable empreinte. La renaissance de la romanistique dans l'est de l'Allemagne, à laquelle nous nous efforçons de participer depuis les bouleversements récents, marque donc, en un sens, un retour à SUCHIER et VORETZSCH. Ces derniers ne se sont pas contentés d'élaborer une méthode de recherche scientifique dans leurs cours, mais ils se sont intéressés également aux questions de pédagogie et de didactique que se posait leur époque, ils ont pris part aux débats menés par les «néophilologues» tout en publiant, de temps à autre, des articles sur la juste manière d'enseigner. En 1894, SUCHIER fit paraître un

texte, écrit en collaboration avec ses collègues anglicistes, et dans lequel il formulait des «conseils à l'usage des étudiants de romanistique et d'anglistique». Il y insiste sur le lien étroit qu'on se doit d'établir entre les considérations théoriques et pratiques: «Plus que toute autre matière de l'enseignement supérieur, un cours de langue vivante exige, non seulement des connaissances théoriques, mais aussi une grande habilité pratique» [2, p. 10]. Par ses mots, il résume des idées maîtresses du mouvement de réforme de l'enseignement, qui, dans les années 1880, mettait l'accent sur une utilité immédiate de l'enseignement. C'est cette même idée qu'approfondira encore VORETZSCH dans les exposés qu'il tiendra lors des congrès de philologie moderne de Halle, Brême ou Düsseldorf [7]. Il fallait, il n'a cessé d'insister sur ce point, conjuguer la complexité théorique et la prise en compte de toutes les facettes de la vie dans ce qu'elle a de plus immédiat. C'était là une condition sine qua non pour assurer une certaine sécurité aux étudiants, car, si on voulait les mettre à même d'utiliser à l'étranger leurs connaissances de la langue, il fallait les placer au cœur de la réalité moderne. Cela rendait insuffisant le niveau de réalité qui avait suscité le mouvement de réforme précédent, quand bien même restait déterminante l'impulsion qui en était à l'origine: les exigences pratiques, faisant de ce mouvement un phénomène révolutionnaire, une révolution née de la base, et non des sommets, à l'instar de la «Kulturkunde», qui, au milieu des années vingt, exigeait qu'il suive un programme bien défini.

A propos des slogans censés exprimer une telle politique, VORETZSCH déclarait en 1926: «Notre époque dans son ensemble, et non seulement envisagée sous le simple aspect de sa vie publique, aime de tels mots d'ordre, et la science elle-même n'y échappe point: on parle ainsi de la propension de notre temps à la synthèse, de Weltanschauung, chez les gens même qui en sont dénués, de la mentalité des peuples, de leur faculté à s'adapter, à changer de visage, à virer de bord, ce qui est bien plutôt un euphémisme pour chavirer . . . on ne veut plus rien savoir de l'histoire de la langue ou de la littérature . . . et il ne reste plus qu'à exiger que l'on donne un fondement légal à ces mots nouveaux, ces notions nouvelles» [6, p. 10]. Force était de prendre enfin en compte les leçons du passé, et de surmonter la funeste méconnaissance que les peuples avaient de leurs voisins. D'effroyables guerres avaient prouvé combien grande était l'ignorance dans laquelle se trouvait le peuple allemand – ignorance partagée, notons-le, par un certain nombre de ses dirigeants – à l'égard des dispositions morales de ses voisins, et, en tout cas, de buts de leurs politiques. Se familiariser avec les réalités de l'étranger devait devenir un élément à part entière de la culture nationale, permettant d'éviter les dommages occasionnés par la méconnaissance de l'étranger. Mais qu'on ne s'y trompe point: cela ne signifiait

pas, pour VORETZSCH, de n'appréhender de cette réalité que quelques faits épars; il fallait bien plutôt acquérir de la culture de l'autre la connaissance la plus large et la plus profonde possible. Les nouveaux statuts de l'éducation devraient mettre en valeur le rôle de pilier que la connaissance de l'Europe aurait à jouer, à côté de la connaissance de l'Antiquité classique et de celle du christianisme, non sans définir précisément ce rôle, condition indispensable pour que l'école puisse assumer convenablement cette tâche nouvelle qui lui était assignée. La mission de l'éducation consiste, pour VORETZSCH, à permettre l'assimilation de la culture d'autrui, c'est-à-dire de tout ce qui contribue à son développement économique, moral, intellectuel. On comprend l'intérêt, pour cerner le caractère d'un peuple étranger, de l'étude de l'histoire et de la littérature. Ces dernières représentent, en effet, l'accès idéal à la reconnaissance de l'altérité. Bien sûr, l'on ne saurait se contenter, ici, de morceaux choisis ne proposant que des portraits achevés, des descriptions stéréotypées ou des jugements de valeur préconçus. Non, il faut bien plutôt mettre à profit les capacités du professeur et son aptitude à interpréter les poèmes d'André CHÉNIER, les textes de Victor HUGO, d'Alfred DE VIGNY ou encore d'Alphonse DAUDET. Ainsi se dessine un objet plus précis pour l'éducation, mais cet objet signifie également un objectif: l'acquisition de la psychologie de l'Autre. VORETZSCH met pourtant en garde, et ce avec une insistance toute particulière, contre un pseudo approfondissement philosophique qui ne serait en fait qu'un travail besogneux sur quelques facettes éclatantes de la vie intellectuelle de cet Autre. Et rien ne lui est plus insupportable que l'idée que l'accroissement constant de la matière à embrasser impose aux étudiants comme à leurs professeurs des exigences trop lourdes.

L'enseignement ne peut se passer d'éléments concrets, au risque de devenir un amas de généralités qu'énoncerait le professeur ou d'engendrer un mimétisme machinal chez les étudiants. Le but premier de l'enseignement des langues modernes devrait être de s'approprier une langue dans tout ce que, stylistiquement et syntaxiquement elle peut receler. Parler convenablement, entendre de même, comprendre des œuvres en prose ou des textes poétiques, fussent-ils complexes, telle était pour SUCHIER et VORETZSCH la tâche première de l'enseignement. Une formation linguistique scrupuleuse ou se préparer à penser avec rigueur, ne constituait donc pas pour eux une fin en soi, mais avait une fonction propédeutique à une bonne formation scientifique et plus généralement intellectuelle [5]. SUCHIER, puis son élève VORETZSCH, demandait donc qu'on laissât du temps au professeur et à l'élève, et qu'on formât de petits groupes de travail, pour susciter une atmosphère propre à influencer l'individualité de chacun de leurs membres.

Plus fortement que VORETZSCH, SUCHIER mettait l'accent sur l'indispensable ouverture d'esprit des étudiants et sur leur capacité à s'intéresser à beaucoup de choses différentes. C'est ainsi qu'il recommandait à ses étudiants de fréquenter des cours susceptibles d'avoir quelque rapport avec les études linguistiques. Selon SUCHIER, l'histoire de la philosophie, la logique, la psychologie ou encore l'esthétique se trouvaient de la sorte à la croisée des chemins, de façon privilégiée. Evidemment, l'étude de la psychologie et de la logique appelait une attention plus soutenue encore, analysant la langue du point de vue de la pensée. Notre auteur jugeait aussi que les étudiants avaient trop peu (plutôt que beaucoup trop) accès à la linguistique générale, ce qui devait changer. De même fallait-il se consacrer à l'étude du développement de la littérature moderne de la langue allemande, lieu où s'expriment avec une acuité certaine les rapports que nous entretenons avec la littérature étrangère; de toute façon, il serait erroné de supposer que les littératures puissent évoluer sans tisser entre elles des liens étroits. L'étudiant aurait également tort de négliger l'histoire politique, celle de l'art ou de la civilisation, car toutes trois apportent de précieux renseignements sur les mouvements et les idées littéraires. Ces derniers, en effet, ne sont, bien souvent explicables que par des procès historiques, en considérant le point auquel l'histoire de la civilisation est parvenu, et ce qu'elle a pu produire [2, p. 8].

VORETZSCH, quant à lui, au regard de programmes scolaires sans cesse plus lourds et de la nécessité dans laquelle se trouve l'université de former les professeurs, est plutôt enclin à mettre en garde contre une accumulation excessive de connaissances, qui ne peut que nuire à la rigueur et à l'exactitude.

Pour nos deux érudits, toutefois, la qualité des cours, et plus généralement de l'enseignement, a une importance décisive, car on ne peut accéder à partir de simples résumés ou de la masse des manuels mis à sa disposition, à la «substantifique moelle», si nul n'est là pour nous guider. Il devrait toujours être permis aux étudiants de poser autant de questions qu'ils le souhaitent. Il s'ensuit qu'offrir aux étudiants la possibilité d'effectuer des recherches doit devenir une des tâches premières de l'Université. Il existe certes une différence de nature entre ce que le futur professeur a à maîtriser à l'université et sa mission dans les murs de l'école; il n'en serait cependant pas moins souhaitable que celle-ci se chargeât davantage de lui enseigner la pratique.

En résumé, Hermann SUCHIER et Karl VORETZSCH ont, pendant presque trois quarts de siècle, influencé et soutenu le développement de la romanistique de Halle, et ce, en tant que chercheurs en linguistique, historiens de la littérature, critiques et philologues et finalement en tant que profes-

seurs. Ils ont su montrer combien la romanistique formait un tout, combien il serait désastreux d'instaurer entre les différentes branches de la recherche en romanistique des frontières trop imperméables.

En 1901, Hermann SUCHIER fut élu recteur de l'université de Halle. Conformément à la tradition de l'époque, il choisit, pour son discours d'inauguration, un sujet tiré de son domaine de recherche, en l'occurrence la lutte menée par Molière pour pouvoir faire représenter son Tartuffe. Un tel thème donnait à SUCHIER l'occasion de méditer sur les contradictions de son temps.

L'estime dont il jouissait à l'Université de Halle le fit, en 1909, dépêcher à Genève, pour la représenter lors du quadricentenaire de la naissance de Calvin. Malheureusement, les archives de Halle ne nous apportent, sur ce chapitre, aucune indication supplémentaire [8].

Karl VORETZSCH, de son côté, ne renia pas ses idéaux humanistes durant la période nazie, et refusa de céder à l'utopie nationaliste. Même après avoir pris sa retraite, en 1935, il continua de diriger de fait le séminaire de langues romanes de Halle. Après la guerre, et jusqu'à sa mort en 1947, il œuvra à la renaissance de l'Université de Halle, en occupant les fonctions de directeur du séminaire de langues romanes.

Ces quelques remarques ne sauraient certes tenir lieu de biographie, et c'est à l'avenir qu'il appartient bien plutôt d'écrire celles de Hermann SUCHIER et de Karl VORETZSCH. Ce serait là une belle tâche, qui rendrait également un fier service à notre discipline, en l'aidant à compléter sa propre histoire.

Martin-Luther-Universität-Halle
Romanisches Seminar
O-4090 Halle (Saale)

DAGOBERT KRÜGER

Literatur

1. CHRISTMANN, H. H. (1985): *Romanistik und Anglistik an der deutschen Universität im 19. Jhd – ihre Herausbildung als Fächer und ihr Verhältnis zu Germanistik und klassischer Philologie. Akademie der Wiss. und der Lit., Mainz, Geistes- und Sozialwiss. Klasse Jg. 1985/I.* Stuttgart, Franz Steiner, Wiesbaden.
2. SUCHIER, H. (1894): *Rathschläge für die Studierenden des Französischen und des Englischen an der Universität Halle* (gemeinsam mit A. Wagner). Halle, Niemeyer.
3. VOLLMÖLLER, Karl (1910): Unterricht in den romanischen Sprachen und Literaturen. In: *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie. Unter Mitwirkung von hundert Fachgenossen*, herausg. von Karl VOLLMÖLLER. Bände I–IVX. Erlangen, Junge.
4. VORETZSCH, C. (1909): Unterricht in den romanischen Sprachen und Literaturen an deutschen Universitäten. Preussen bis 1908 – Halle bis 1905. In: *Romanischer Jahresbericht, Bd. IX.* Hrsg. K. VOLLMÖLLER. Erlangen, Hof- und Universitätsdruckerei.

5. ders. (1914): *Die romanische Philologie und das Studium des Französischen – ein Beitrag zu der Frage nach den Beziehungen zwischen Universität und Schule*. Vortrag Neuphilologentag Bremen. Halle, Niemeyer.
6. ders. (1926): *Das romanische Seminar der Vereinigten Friedrichs-Universität Halle-Wittenberg im ersten Halbjahrhundert seines Bestehens*. Halle.
7. WENDT, O. (1988): *Enzyklopädie des französischen Unterrichts. Methodik und Hilfsmittel für Studierende und Lehrer der französischen Sprache mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis*. Hannover, Carl Meyer.
8. Universitätsarchiv Halle, Rep. PA Nr. 16 520/15801 (Personalakten Voretzsch/Suchier)